Mystérieuse **croissance…**

Le monde entier la souhaite. Elle mettrait fin à la crise.
Mais pourquoi n'est-elle pas là ? Où se cache-t-elle ? D'ailleurs qui est-elle ?

par Jacques Garello



IL FAUT **TRAVAILLER** PLUS ET MIEUX.
IL FAUT **INVESTIR** DAVANTAGE ET À BON ESCIENT.
IL FAUT **ENTREPRENDRE, CRÉER, INNOVER**.

Vive la croissance

Naguère, la croissance avait beaucoup de détracteurs. Halte à la croissance : elle épuise les richesses naturelles, compromet l'avenir de la planète et, finalement, aliène les peuples. **Aujourd'hui, il y a beaucoup d'amoureux de la croissance.** Actuellement, la grande question est de relancer la croissance sans pour autant compromettre l'équilibre budgétaire : quadrature du cercle. Avec la croissance, on a la prospérité : exact, mais tautologique puisqu'on la mesure avec l'évolution du PIB (Produit intérieur brut) c'est-à-dire l'ensemble des biens et services produits sur le territoire national en un temps donné. Avec la croissance, le pouvoir d'achat augmente : exact encore, puisque l'argent globalement distribué n'est que la contre-partie de la richesse réellement créée. Avec la croissance le chômage diminue : vrai et faux, parce qu'il faut savoir si c'est la croissance qui crée des emplois ou si la création d'emplois engendre la croissance. La croissance est-elle un miracle ?

Le jour où la pluie viendra…

La chanson veut que nous devenions les plus riches du monde. Mais qui fait la pluie et le beau temps ? D'où vient la manne de la croissance ?

Les gouvernants pensent ou font croire qu'ils sont la Providence : **il suffirait de prendre les bonnes décisions politiques pour relancer ou accélérer la croissance**.
La grenouille se veut plus grosse que le bœuf. Les écrits de Keynes ont popularisé la politique macro-économique conjoncturelle. D'après le sorcier de Cambridge, l'État dispose de deux baguettes magiques : le budget et la monnaie avec lesquels il peut "harmoniser" la conjoncture.
En basse conjoncture (stagnation ou récession), on relance la machine en accélérant la dépense publique, quitte à ouvrir les vannes du crédit et de la monnaie (abaissement des taux d'intérêt). **En haute conjoncture** (surchauffe et risque d'inflation), on freine et les dépenses et les crédits. Les dirigeants seraient donc des mécaniciens avertis, en charge de la régulation globale de l'économie. Hélas, cette brillante macro-économie ne tient aucun compte de ce qui se passe au niveau des entreprises et des marchés : elle procède de choix massifs et quantitatifs sans considération de la variation des besoins, ni des débouchés.
La chétive pécore gonfla si fort qu'elle creva. La "relance" a échoué. Les milliards dépensés en "stimulus", c'est-à-dire en relance à partir de budgets en déficit (50 % du budget américain en 2010), l'ont été en pure perte et ont fait exploser les dettes publiques. C'est maintenant la grêle qui tombe du ciel.

Travail, capital, esprit d'entreprise

Si la croissance n'est pas un choix politique macro-économique, où en est la source ? Elle est dans la qualité des choix économiques faits au niveau micro-économique par les agents producteurs et consommateurs, elle est liée aux comportements de millions de travailleurs, épargnants et entrepreneurs.

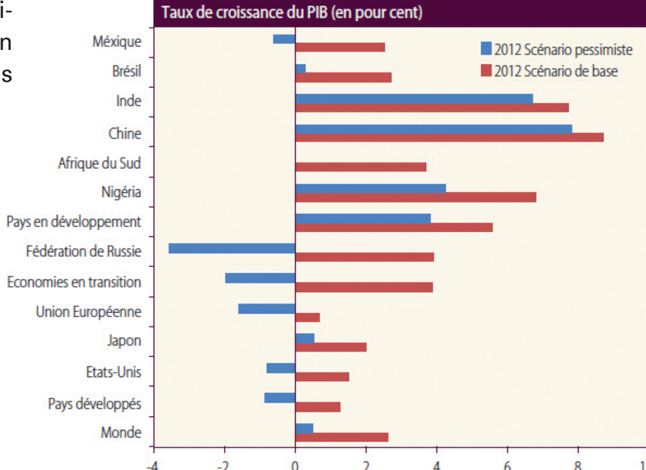
Il faut travailler plus et mieux. Il faut investir davantage et à bon escient. Il faut entreprendre, créer, innover.
Les économistes classiques avaient repéré deux facteurs de la croissance: le travail employé et le capital investi. **Mais ils n'avaient pas expliqué deux mystères.** Le premier est celui de la substitution des facteurs: peut-on remplacer le travail par le capital ou réciproquement? Le deuxième est celui du "facteur résiduel": il y a quelque chose en plus du capital et du travail, qui explique les différences de performance entre pays. Des milliards engloutis dans des pays au titre de l'aide internationale n'ont jamais vaincu la misère. Parallèlement, des pays avec une main-d'œuvre pléthorique n'ont jamais décollé.
Aujourd'hui, les économistes "de l'offre" (supply side) soulignent **l'importance des entrepreneurs et du contexte institutionnel** dans lequel on utilise travail et capital. Le mode d'emploi du travail et du capital est plus important que leur quantité. C'est le bon ou mauvais fonctionnement de l'entreprise qui fait le bon ou le mauvais taux de croissance. La croissance n'est pas un moyen, c'est un résultat. Elle ne se décrète pas, elle se forge.

Croissance et concurrence

L'importance de l'entreprise ressort davantage dans un espace économique ouvert, caractéristique des échanges actuels. La croissance d'une entreprise est alors liée à ses capacités d'adaptation et d'innovation. Elle y est poussée par la compétitivité des autres. Changer les produits, changer les méthodes, changer les modes de financement ou de commercialisation. Il faut se faire une place sur un marché plus compétitif où s'expriment les choix sans cesse plus exigeants de clients potentiels. Le client est plus que jamais le roi. Cependant, l'entreprise est installée dans un pays, donc tributaire et respectueuse des institutions de ce pays. Un environnement institutionnel propice est celui qui garantit les droits de propriété, la liberté des contrats, la stabilité monétaire, la fiscalité équitable, la sécurité politique, etc.
Dans le "modèle allemand", on relève la fluidité du marché du travail, la modération des charges sociales, la participation des syndicats, la stabilité de la fiscalité, la sélection des crédits. Mais les Allemands eux-mêmes n'hésitent pas à se délocaliser, par exemple en Amérique latine ou en Chine, pour bénéficier d'un environnement plus avantageux. **La croissance n'a plus de patrie.**

Il n'est de richesse que d'hommes

On doit cette formule à Jean Bodin (1529-1596). **C'est la qualité des hommes qui est la principale source de richesse dans l'entreprise et, partant, dans la Nation.** La qualité des hommes, c'est leur santé, c'est leur éducation et leur formation, c'est leur niveau de qualification. C'est également leur esprit d'équipe, leur attention aux autres, leur volonté de progresser. Les économistes parlent de **"capital humain"**, ce qui veut dire que l'humain est capital. La véritable révolution des pays émergents est le progrès du savoir en moins d'une génération, et les perspectives offertes à ceux qui voulaient améliorer leur sort et celui de leurs familles. La famille joue en effet un rôle déterminant car elle finance le progrès personnel et lui donne une motivation.
Comme pour l'entreprise, pas de frontière pour le capital humain. Voyez les jeunes Français à Londres ou au Québec, les informaticiens indiens en Allemagne ou en Angleterre, les Chinois expatriés un peu partout.
La mondialisation du capital humain est un fait qui stimule la croissance, mais qui est aussi facteur de paix, car la compréhension des peuples va de pair avec la qualité des hommes.
L'erreur de certains pays développés est de ne pas comprendre cette dimension humaine de la croissance, et de laisser le capital humain à l'abandon, en généralisant l'assistanat, en oubliant l'éducation et la famille, en multipliant les droits sociaux aux dépens de la responsabilité personnelle. Vouloir la croissance, c'est aussi vouloir les institutions et les hommes qui la portent. ■



Prévisions de croissance par l'ONU pour 2013

**Pourquoi la croissance est-elle inégale?
Cherchez l'erreur…**